

Une île, un monde
(1996)

D'abord me vient l'image d'une tempête dans un verre d'eau, car il me semble éprouver de bien grands remuements dans ma petite enveloppe, turbulences dont j'augmente la vigueur en écrivant.

Puis me vient l'image d'une sculpture gigogne, rien qu'un ventre de plus en plus épandu et généreux, car le temps vécu fait l'effet d'espaces qui s'élargissent et s'emboîtent autour de ce qui devient une énigme, cœur mouvant du présent.

*

J'ai quitté Montréal pour New York en comprenant aussitôt, avec plaisir et désarroi, qu'il en est des villes comme des logements : mieux vaut se retrouver dans un peu plus grand. Mais New York a de quoi vous faire accepter tous ses « appartements timbres-poste », vous faire avaler tous ses poisons, tous ses inconforts.

Ce déplacement, qui a opéré une transformation de mon existence concrète, une véritable mutation, a aussi marqué le début de ma vie d'écriture. Tandis que je préparais mon premier roman, je n'ai pas tardé à l'éprouver comme un décentrement fécond, parfois rude mais toujours désiré.¹

Depuis 1979 je vis donc aux États-Unis, dans un lieu qui n'est pas d'abord un autre pays, mais un site de tensions. Si je n'ai fait que glisser vers le sud, sur la pente accueillante et douce du nord du continent, j'ai consenti comme jamais à mon américanité tout en mettant à l'épreuve, dans une écriture pratiquée au plus près de la langue anglaise, les convictions et les limites de ma francité. Dorénavant, il ne me serait plus facile de nommer, je ne pourrais plus ignorer les contradictions et l'opacité du réel, je ne me sentirais nulle part à ma place. Dorénavant, je serais toujours multiple et incomplète à la fois, déstabilisée mais en position de négociation dure. Je ne cesserais de procéder par itérations et contestations, d'emprunter les voies de la traduction. Et cette situation me conviendrait. J'y serais chez moi, comme je suis chez moi dans l'écriture.

Pourtant il y a dix-neuf ans, en descendant à New York sur l'autoroute 87, je ne cherchais pas plus ma place dans le monde que je ne cherchais à me définir, je défaisais plutôt de gaieté de cœur la notion même de place, et je m'en prenais peut-être aussi à mon insu, dactylo électrique dans la voiture aux côtés du vieil aspirateur, à l'idée de territoire culturel.

Femme québécoise, j'ai l'habitude des incertitudes où se résorbe l'histoire, je tiens à mon inachèvement et à ma persistance. En devenant romancière à New York, dans ce vaste marché où la culture américaine de

masse m'est offerte en concentrés robustes, je n'ai fait que me fragiliser davantage. Aux États-Unis, je porte ma ville natale au-dedans comme un pays implicite.

Parfois, dans le vif des jours, je crois exacerber en moi l'anxiété du francophone en Amérique du Nord, prendre la mesure de sa différence précaire, de sa résistance. Ainsi, dans les occupations de ma vie concrète, dans mon intimité autant que dans mes romans... dans le verre d'eau la tempête bat son plein.

Car je n'écris pas pour calmer des tensions, mais pour me coller avec elles, les donner à saisir en m'y exposant. Je n'écris pas pour combler des manques, soigner des états de disjonction ou de dédoublement, mais bien pour m'y livrer, en espérant que chaque roman sera un lieu de connaissance. Au mieux de sa forme, la littérature ne rend-elle pas à la vie son foisonnement et sa difficulté ? ne redonne-t-elle pas au moi sa diversité, sa belle perplexité que nie le récit médiatique ? ne révèle-t-elle pas l'étrangeté de chacun, les dissidences du vécu ? ne célèbre-t-elle pas notre incapacité à nous expliquer ?

En écrivant, je n'entends pas non plus échapper au présent informe, ni rétablir le sens d'une continuité historique, ni déterrer le faux joyau de l'origine, mais bien éprouver ma contemporanéité, la synchronie de ma subjectivité où je suis à la fois ancêtre et survivante, enfant saisie du démon de midi et adolescente aux cheveux gris, née dans une ville et mourant dans une autre. À son plus fort, la littérature ne transforme-t-elle pas le passé, en le rendant tout de suite pertinent ? ne conjugue-t-elle pas les récits toujours au présent de la culture, en exposant la richesse de leurs divergences et de leurs mensonges ? ne les confronte-t-elle pas à l'histoire privée de l'écrivain et du lecteur, dans un dévoilement touchant de leur statuette pansue, aux âges concentriques ?

À New York, j'accepte d'être inconvenante ou incongrue avec mon curieux accent, ma culture légèrement déphasée ou carrément impropre. Malgré mon adresse à Manhattan, je vacille au seuil tantôt des États-Unis et tantôt du Québec, sur la ligne de partage de deux espaces et de deux temps, comme une fil-de-fériste revenue de ses vertiges, mais qui n'a pas pour autant le pied assuré.

Immigrée parmi tant d'autres, qui ne tiennent plus dans les limites d'une seule culture, qui sont à la fois signes et causes des territoires flottants, des divisions fluides du monde actuel, j'écris depuis les berges ou dans l'intervalle, je pense dans l'entre-deux. C'est le sort malaisé que je me suis fait, auprès d'un Américain d'ascendance italo-arménienne, le sort dont je me suis éprise et qui m'aide à mieux vivre. Contrairement aux déportés et aux réfugiés qui ne choisissent rien, la Nord-Américaine de source française est une fortunée du voyage permanent.

À tout instant dans mon travail, je me trouve à refranchir la frontière américaine pour parcourir un espace composite, où l'étranger engendre et

spécifie le familier. C'est comme si je revoyais la maison de ma jeunesse avec mes yeux de New-Yorkaise, et mon appartement de Soho avec mes yeux d'enfant. Écrivant aux États-Unis, j'oublie mon statut de minoritaire francophone que j'amplifie pourtant, je me reconsidère moi-même dans ma vision changeante de l'Amérique du Nord, je révise ma perception de l'autre en l'habitant.

Mais peut-être est-ce tout simplement de notre temps. Si les États-Unis demeurent inquiétants et fascinants pour leurs voisins du nord, bon nombre d'écrivains québécois ont commencé à en parler de l'intérieur, à contester leurs frontières englobantes d'un point de vue transculturel. Ils rendent l'Amérique québécoise en mettant en scène leur propre ambivalence, ils modifient son image au moins romanesque, ils la mettent en mouvement sur le continent. En français, ils déplacent les contours de la dite « Amérique » le temps d'un roman, ils remuent les pochoirs où ce territoire se dessine.

De leurs voix dissonantes, ces écrivains révisent les triomphes et les ratés de la culture américaine, tout en révélant la force de nouveauté de leur point de vue, de leur position minoritaire. Sur la page ils mettent l'Amérique en exil temporaire, comme s'ils se savaient d'attaque puisqu'ils ont pour eux les mots, puisqu'ils sont exercés aussi à l'étrangeté.

Mon quatrième roman, *La Femme furieuse*, m'a portée plus loin que les précédents aux bords de deux cultures, autre façon peut-être de rester dans le lit du courant. Ce texte hybride, dont les tensions trouvent un exemple dans mes hésitations à choisir les noms des personnages, Roswell plutôt que Rousseau, Oleg plutôt qu'Olivier?... a pour lieu une ville qui pourrait produire un effet new-yorkais, mais qui n'est fidèle à aucun modèle, double fruit d'une intériorisation du familier et d'un affrontement de l'étrange, le familier n'étant souvent que l'étrange devenu routine.

De toute évidence nord-américain, ce cadre fictif se donne d'abord pour un espace fabriqué et pensé, mais il confère aussi au texte même la propriété disséminatrice du milieu urbain, il fait du roman comme de la ville un échangeur de cultures et une plaque tournante de récits... où menace de régner le fait divers.

Dans le décor indéfini de ce roman, les associations d'ordre biographique risquent donc d'être doublement impertinentes, surtout si le lecteur croit savoir d'entrée de jeu ou veut tout de suite être assuré que « cela se passe bien à New York, n'est-ce pas? »

Peut-être les repères se dérobent-ils, mais le paysage de *La Femme furieuse* se déploie dans l'agencement d'au moins deux grilles culturelles, dans le choc de mes différents présents d'écriture. Bien sûr, les centres concomitants de ma vie sont Montréal et New York, ces villes qui existent toutes deux pour moi désormais comme lieux subjectifs et intimes, se prêtent toutes deux à l'introjection. Mais alors que je décrivais New York avec des yeux de nouvelle venue dans *Petites Violences*, et que j'explorais Montréal comme ville sous-entendue dans *Amandes et melon*, je me suis

prise dans *La Femme furieuse* à réinterpréter la mégapole des années 90, dans une écriture qui acceptait d'avoir deux assises : enfin, je me permettais de découvrir mes origines dans mon présent, d'imaginer ma ville d'adoption.

Ce travail d'invention, qui ose franchir ou brouiller les bornes, particularise toutefois les lieux de l'action avec force détails, n'offre une vision ni générique ni anonyme. Parce que l'écriture romanesque actualise toujours, le texte non seulement produit un sens de l'endroit et du temps, mais encore indique les dissensions dont il est issu.

Pas étonnant que la ville y occupe une aussi grande place, puisque là les filiations tendent à s'effacer sous la multiplicité des connections, puisque là se croisent les ethnicités et s'écrivent d'autres histoires du monde, comme depuis la périphérie du pays. Pas étonnant non plus que Camille, la « femme furieuse » du titre aussi appelée Mia ou Milly, arrive en ville au début du roman pour refaire sa propre histoire, remettre le passé au présent avec un amour de jeunesse, se retrouver fidèle à soi en se jetant hors d'elle-même, comme à quinze ans. À cet égard d'ailleurs, l'auteure n'est sans doute pas sans affinités avec elle, qui réapprend à chaque instant d'où elle vient.

Dans la quarantaine avancée, revisitant sa ville d'origine avec un double regard d'intruse et d'habituee, Camille se rend bientôt sur un pont qui lui était autrefois défendu, anticipant « le rituel échevelé et les bercements sans fin, les caresses infatigables de son prochain rendez-vous, le plus librement rêvé et le plus insolent de sa vie ».²

...elle s'est pliée en deux pour se glisser entre les lisses, puis s'est redressée sur le grillage de métal qui s'élevait rapidement au-dessus de la rivière, résonnait sous ses pas et lui révélait tout en bas le flot lourd d'une eau aussi puissante qu'elle semblait stagnante, à amollir les jambes et à tourner le ventre. Ces sensations lui étaient encore étonnamment familières, de même que cet heureux étourdissement à la vue du courant brun sous ses pieds, dans les hauteurs de l'air.

Avançant contre une brise égale et tiède, si humide que Camille avait l'impression d'avalier le vent soudain liquide, elle a compris que c'était encore la même femme qui venait à la rencontre de Bello, elle s'est émue d'être toujours vibrante et insoumise, elle a saisi que sa vie était une, d'un seul tenant malgré le long mariage où elle s'était conformée aux usages avec autant sinon plus de talent que d'autres, surtout elle a su que rien ne s'était perdu, car elle ne demandait comme avant qu'à sortir d'elle-même.

Aussi excitée de faire à sa tête que lorsqu'elle se déroba à ses parents, leur mentant sans honte puisqu'ils méjugeaient les garçons du pont, aussi ravie d'ignorer les codes qui découpaient la vie sans respect, elle ne sentait plus le poids du passé comme si son enfance l'avait rattrapée, elle était plus ébahie que si de grandes orgues lui avaient causé une douleur inexplicable, à elle qui n'était plus religieuse pour

un sou, leurs appels vastes et pompeux la remuant dans ses entrailles d'écolière, elle était à la fois la femme infidèle et la fille insubordonnée, son histoire se nouait dans cet instant. Après tout, la mère avait élevé ses enfants, pourquoi se serait-elle morfondue auprès d'un mari obsédé par ses écrits brouillons, alors qu'elle pouvait exulter dans les bras d'un amant qui la ranimait, centimètre de peau par centimètre de peau, l'incendiait du bout de ses lèvres voyageuses, langue d'huile sur sa flamme en veilleuse ?³

Dans l'aventure qu'elle s'invente, comme elle se raconterait enfin sa fière histoire toute en synchronies et sans dénouement, Camille tire les fils de sa personnalité et se risque à s'approcher au plus près de soi, à « se coller au fil incandescent de l'ampoule », elle vient au monde comme au plus avide et au plus généreux de l'adolescence, elle laisse monter en elle la colère. Dans sa « rage de ville », loin des « grandes nuits bleues mais vides » de son bourg du nord, elle découvre que chaque personne n'est pas une île mais un monde, elle comprend que la haine vient souvent de la peur, que le morcellement est porteur de tragédie, de catastrophe.

Une première version de *La Femme furieuse* terminée, j'ai lu qu'une espèce d'oiseaux risque cinquante fois plus de s'éteindre sur une île que sur un continent, et que dans les forêts tropicales découpées en petites touffes les animaux sont aussi isolés que sur des îles. Aussitôt je me suis dit que Milly, s'inquiétant pour la cité ouvrière de Bello menacée d'isolement, aurait pu évoquer le sort des titis masqués et des singes hurleurs... Admirable Milly! qui va d'ailleurs plus loin déjà. Car elle pressent depuis l'adolescence que, pour survivre et même pour avancer, il faut accepter en soi l'étranger et le distant, soigner les raccords sous lesquels durent les coupures ; et elle mesure depuis tout aussi longtemps, aux résistances qu'elle rencontre, la force de subversion que cela demande.

Ce dernier roman étant paru à Montréal en avril 1997, je commence à avoir une idée des lectures qu'on peut en faire. Nombre de lecteurs, sachant où je vis depuis des années, se persuadent que l'intrigue se déroule à New York, ou sont tentés de le croire. Toutefois, à l'heure de la mondialisation, tandis que les pays suivent l'un après l'autre le sort des grandes villes, où se côtoient les divers héritages des migrants, mais où s'homogénéisent les signes et les récits du présent, j'ai éprouvé chaque jour en l'écrivant, dans le petit appartement de Manhattan où j'ai transporté ma vie, que la littérature est par bonheur le lieu des identités en devenir, et qu'elle peut rendre sensible le bel inconfort des différences.

© 1996 Madeleine Monette

Témoignage présenté à Lyon, France, lors d'une table ronde sur le thème « Identité et littérature », le 15 juillet 1996, et paru dans *Relectures de Madeleine Monette*, recueil dirigé par J. Ricouart, Summa Publications, Alabama, USA, 1999.

1. Voir «Détournements», témoignage présenté au 3^e Colloque de l'Académie canadienne-française en 1985 et paru dans *les Écrits du Canada français* 58, Montréal, 1986, p. 94-103.
2. *La Femme furieuse*, l'Hexagone, Montréal, 1997, p. 115.
3. *La Femme furieuse*, p. 123-124.